

Prévert

*Collection « Icônes »*



Laurence Perrigault

# PRÉVERT

*Les Pérégrines* | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée  
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :  
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2021.  
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines  
21, rue Trousseau 75011 Paris  
*[www.editionslesperegrines.fr](http://www.editionslesperegrines.fr)*

## Sommaire

9	Avant-propos
15	L'enfant de mon vivant
21	Le phalanstère de la rue du Château
27	De tous les mots en « isme »...
33	You're talking to me?
39	Souvenir de Paris ou Paris-Express
45	Un Cadavre
51	À quoi bon encore des poètes ?
59	Ceux qui se saluent par le coude
65	Prémices d'Octobre
71	L'U.R.S.S. ou comme ils disent S.S.S.R.
81	Trouver une langue
87	Les dernières séances d'Octobre
95	Jacques Prévert fait son cinéma
101	Silence! <i>Silenzio!</i>
107	Mon frère Pierre
117	Retour de manivelle
123	C'est une chanson...
131	Les mystères de la chambre noire
139	Épilogue
145	Notes
153	Chronologie de la vie de Jacques Prévert
157	Bibliothèque
161	Filmothèque



*Qu'est-ce que Prévert ?*

*Ce que personne ne sait puisque personne n'en est revenu...*

Guy Debord et Hervé Falcou, *Cadavre exquis*



Jacques Prévert en 1939

Dessin de Maurice Henry,  
*Jacques Prévert en 1939*

# Avant-propos

*Aucune trace de sang... seulement quelques taches d'encre... Mais rassurez-vous, Garance, je prépare quelque chose d'extraordinaire...*

Lacenaire dans *Les Enfants du paradis*

«Jacques Prévert est un grand poète de taille moyenne. C'est à peu près tout ce qu'on peut dire de vague sur son compte. Le reste, ce sont des signes particuliers. Il a deux gros yeux tristes. Il a un petit chapeau rond, relevé gaie-ment au-dessus du front. Il a une cigarette allumée qui remue sans cesse au coin des lèvres. Tels sont les traits dominants de sa silhouette. À part cela, il a sous les yeux des poches ; sous le chapeau, des cheveux drus, d'argent ; au-dessus de la cigarette, un nez robuste, de chaque côté de la bouche, un pli long et profond. Cette bouche, entre parenthèses, elle ressemble à un accent circonflexe<sup>1</sup>.»

Quelques traits suffisent à Maurice Henry pour esquisser la physionomie de Jacques Prévert telle qu'on la retrouve, depuis un demi-siècle, sur le portrait réalisé par Robert Doisneau en couverture de l'édition de poche de *Paroles*<sup>2</sup>. Sur cette photographie, Prévert a soixante-dix ans, une casquette qui couvre des cheveux grisonnants, des yeux cernés, une cigarette aux lèvres, deux plis d'amertume. Poète âgé pour la postérité, il a aujourd'hui son nom au fronton de près de cinq cents écoles, collèges et lycées, ce qui le classe deuxième au

palmarès onomastique des établissements publics en France – derrière Jules Ferry mais devant Saint-Exupéry.

De fait, *Paroles*, son premier recueil, reste l'ouvrage de poésie le plus vendu depuis l'après-guerre. Si les chiffres divergent (deux, trois, voire six millions d'exemplaires achetés, selon les sources<sup>3</sup>), ils restent suffisamment impressionnants pour nous convaincre que Prévert est devenu une icône de la poésie, un auteur dont chacun connaît au moins quelques vers, tirés de « Barbara », du « Cancre » ou de « Chasse à l'enfant ». Poète préféré des Français<sup>4</sup>, il est pourtant rarement étudié au lycée, négligé par les recherches universitaires. Peu d'écrivains auraient l'idée, aujourd'hui, de se réclamer de lui. Lorsque paraît le premier volume de ses œuvres complètes dans la bibliothèque de la Pléiade, Michel Houellebecq publie ainsi dans *Les Lettres françaises* une critique acerbe et définitive, « Jacques Prévert est un con » :

« Jacques Prévert est quelqu'un dont on apprend des poèmes à l'école. Il en ressort qu'il aimait les fleurs, les oiseaux, les quartiers du vieux Paris, etc. L'amour lui paraissait s'épanouir dans une ambiance de liberté ; plus généralement, il était plutôt pour la liberté. Il portait une casquette et fumait des Gauloises ; on le confond parfois avec Jean Gabin ; d'ailleurs c'est lui qui a écrit le scénario de *Quai des brumes*, des *Portes de la nuit*, etc. Il a aussi écrit le scénario des *Enfants du paradis*, considéré comme son chef-d'œuvre. Tout cela fait beaucoup de bonnes raisons pour le détester<sup>5</sup>. »

Ce portrait à charge témoigne de la méconnaissance qui entoure aujourd'hui l'œuvre prévertienne. Houellebecq évoque un auteur qui a obtenu un succès énorme à l'époque où l'on écoutait Vian et Brassens, à partir des années cinquante. Or, si le premier recueil de Prévert a effectivement paru après la guerre, en 1946, la plupart des textes qui le composent avaient déjà été écrits, et lus, avant la Seconde Guerre mondiale. Si l'on veut rendre à ces textes leur force et leur pertinence, il est

nécessaire de les replacer dans le contexte qui les a vus naître – «l'émotion poétique est nécessairement celle d'hommes d'un temps donné<sup>6</sup>». Ce sera l'objet de ce livre, qui s'attachera à la période de l'entre-deux-guerres et s'arrêtera à la publication de *Paroles*.

Lorsque l'ouvrage paraît, en 1946, la critique est globalement élogieuse. Quelques auteurs avaient bien tenté auparavant de dénigrer le style de Prévert, mais ils avaient dû à chaque fois affronter la défense vigoureuse de ses amis écrivains. Ainsi, lorsque Jean Paulhan tente de s'opposer, en 1939, à la publication de Prévert, Henri Michaux lui écrit aussitôt pour lui faire part de son incompréhension : «Répugnant ? Mais parfaitement. Grâce à ce bel argument on refuse Baudelaire, Rimbaud et le *Voyage au bout de la nuit* et l'on devient une *Revue des deux mondes*. Moi, ce sont des poèmes à la manqué comme ceux de J. Tardieu que plutôt je trouverais répugnants<sup>7</sup>.» De tous les amis de Prévert, Georges Bataille est celui qui, à la sortie de *Paroles*, prend le recueil avec le plus de sérieux. Trois mois après sa parution, il écrit dans la toute jeune revue *Critique*, dont il est le directeur, un article de vingt pages, «De l'âge de pierre à Jacques Prévert». Bataille connaît Prévert depuis deux décennies : les deux hommes se sont rencontrés en 1926 au sein du mouvement surréaliste. En 1930, ils ont participé ensemble à un violent pamphlet dirigé contre André Breton avant que Prévert ne s'associe à deux reprises à la revue *Documents* dirigée par Bataille.

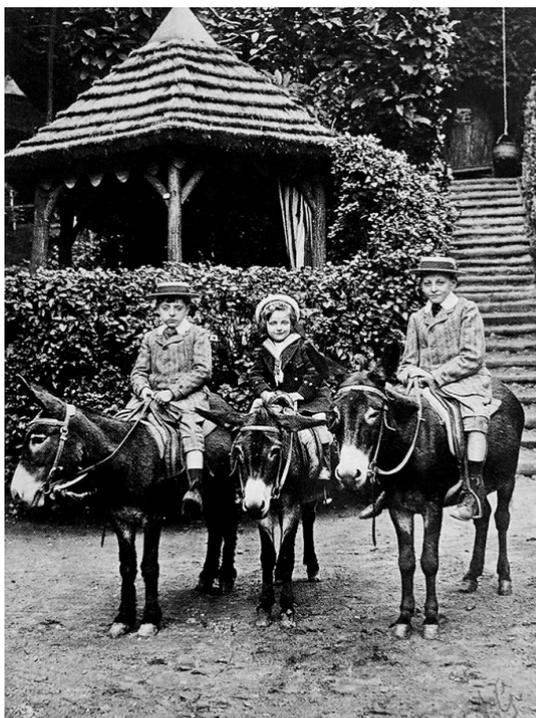
Que peuvent avoir en commun deux écrivains au premier abord si différents ? Beaucoup de choses, si l'on en croit une lettre de Bataille à Prévert, envoyée à la parution de *Critique* : «J'espère que mon interminable article ne t'a pas agacé. S'il ne t'a pas agacé, il aurait dû te montrer que les malentendus entre toi et moi sont plutôt superficiels<sup>8</sup>.» Les rapproche en premier lieu une vision commune de ce qu'est la poésie, du trouble et de l'émotion qu'elle est amenée à susciter. Dans l'article de *Critique* qu'il consacre à Prévert, Bataille choisit

de partir de *Paroles* pour définir la poésie. Il rappelle que, pour pouvoir développer leurs activités quotidiennes, les hommes des temps reculés sont devenus « raisonnables ». Ils ont bloqué leur sensibilité et ont, progressivement, réduit le monde qui les entoure à l'utilitarisme. Mais ce passage de la valeur sensible à la valeur d'usage a eu pour conséquence de vider le monde de son obscurité et de son mystère. La poésie, c'est au contraire ce qui a permis aux civilisations successives de sortir la vie du domaine de l'activité. Bien sûr, les modalités du langage poétique ont changé au cours des siècles. Mais en 1946, lorsque paraît ce numéro de *Critique*, *Paroles* incarne pour Bataille le recueil idoine, capable de faire naître chez ses contemporains une émotion souveraine.

« La poésie de Jacques Prévert est poésie parce qu'en elle-même, elle opère âprement la ruine de la poésie. Les mots sont détruits. » Bataille l'affirme, si l'on veut toucher les sens plutôt que la raison, il est nécessaire de renverser l'ordre des mots. Dans *Paroles*, Prévert ne prend jamais la peine de revêtir ses poèmes des habits du beau langage. Au contraire même, il fuit les métaphores pour approcher au plus près le réel, qu'il veut donner à voir – à *voir* et non à *savoir*, parce que seule une manière de voir enfantine, ou sauvage, peut réanimer le désir ou l'horreur. Bataille témoigne : « Ce qui, au dernier degré, est le propre de Prévert, c'est l'enfance, le léger éclat de folie, l'enjouement d'une enfance qui n'a pour la grande personne aucun égard. »

Dans ses célèbres inventaires, les associations arbitraires s'accumulent pour faire éclater les objets que leur usage a figés. « Une Victoire de Samothrace » côtoie ainsi « deux aides-comptables un homme du monde deux chirurgiens trois végétariens un cannibale<sup>9</sup> ». Prévert dénonce un monde impossible et faux, rempli d'évêques, de conférenciers, d'hommes d'affaires, de militaires. Mais sa poésie ne se contente pas d'exhiber une société vulgaire, elle en est la négation. Car cet univers n'est qu'une représentation fautive de la vie, impos-

sible à aimer. Alors que pour Houellebecq «Prévert est un mauvais poète parce que sa vision du monde est plate, superficielle et fausse», pour Bataille, au contraire, les poèmes de Prévert parviennent à démolir un monde totalement factice. Dans la confusion de ce ravalement apparaissent alors «une pierre, des fleurs, un pain, un rayon de soleil<sup>10</sup>».



Les trois frères, Jacques, Pierre et Jean Prévert,  
à Robinson, près de Paris, vers 1910

# L'enfant de mon vivant

*L'origine de la poésie se perd dans l'insondable abîme des âges car l'homme naît poète, les enfants en témoignent.*

Benjamin Péret

En 1931, un agent chargé du recensement pour la ville de Paris frappe au n°7 de la rue du Vieux Colombier. Il vient récupérer le questionnaire déposé quelques jours plus tôt à la famille Prévert, sur lequel le chef de famille doit renseigner les informations concernant les résidents du logement. Au milieu d'une faune plus ou moins domestique – le logement abrite chats, couleuvres, tortue, cochon d'Inde, serins et même une chauve-souris apprivoisée –, l'agent se voit remettre une fiche indiquant qu'ils sont quatre à occuper l'appartement. André Prévert, homme de lettres, est né à Nantes en 1870; sa femme, Suzanne Catusse, à Paris en 1877. Pierre, leur fils de vingt-cinq ans, travaille comme « cinématographe ». Enfin, il est fait mention de l'existence de Jacques, désigné comme le petit-fils de la famille, né en 1927 à Paris. On imagine Pierre s'esclaffant de la supercherie une fois la porte refermée sur l'agent. Déjà, il rejoint la rue Dauphine, où Jacques Prévert loge dans une chambre au sixième, pour rire avec lui de l'usurpation. Car Jacques n'est pas le fils de Pierre, mais son frère de six ans son aîné ! Les vrais renseignements le concernant, il les a déjà fournis au recensement : il a vu le jour en 1900 dans le département de la

Seine et exerce la profession d'homme de lettres. Bienvenue dans la famille Prévert !

Jacques Prévert est né à Neuilly, à proximité du bois de Boulogne. Il y a vécu six ans puis, après un bref passage à Toulon, toute la famille s'est installée à Paris, dans le quartier Saint-Sulpice. Jacques est le troisième fils d'une fratrie de quatre. Un premier frère, André, est mort en bas âge, en 1897. Jean vient au monde l'année suivante. Ce grand frère, qui ne riait jamais des mêmes choses que Jacques, « ou jamais en même temps peut-être<sup>11</sup> », anticipera son incorporation dans l'armée, intégrant à seize ans les boy-scouts, auprès de l'aviation navale anglaise. Il mourra l'année suivante de la fièvre typhoïde, après avoir bu de l'eau contaminée à proximité des champs de bataille. Jacques évoquera rarement cet aîné si différent de lui.

Le frère préféré, avec lequel il multipliera les blagues potaches, c'est Pierre, que Jacques, surtout pour faire plaisir à sa mère, promet dès sa naissance d'aimer beaucoup. Longtemps pourtant, il martyrisera son cadet qui raconte :

« Il me terrorisait un petit peu. Il me faisait toujours un peu peur, et il avait des jeux un peu bizarres avec moi. Par exemple, dans la maison, rue du Vieux Colombier où nous demeurions à cette époque, il y avait un édredon, un édredon immense, rouge et troué, et il aimait beaucoup m'enfoncer sous cet oreiller. Il s'asseyait dessus. Il se tortillait et il me disait : "Mais pourquoi tu ne cries pas ?" Je ne pouvais pas crier : j'étais étouffé et j'agitais les jambes et, quand j'agitais les jambes et les bras très fortement, alors il s'arrêtait. Mais jusque-là, il me laissait un peu étouffer et c'était un jeu qu'il aimait beaucoup<sup>12</sup>. »

Il faudra attendre le retour de l'armée de Jacques, en 1922, pour que le serment passé à la naissance de Pierre s'accomplisse et que les deux hommes deviennent « des frères très amis<sup>13</sup> ».

Jacques Prévert a raconté dans le magazine *Elle* l'atmosphère familiale à la fois joyeuse et mélancolique de son enfance. Tandis que sa mère attrapait la gaieté comme d'autres

attrapent froid, le « père-picon » souffrait de neurasthénie, un mal à la mode dont il se serait bien passé – « la tristesse qui s'installe dans votre tête et qui va et vient, là, comme chez elle<sup>14</sup> ». Jacques hérite de l'humeur de ses deux parents, alternant longtemps entre gaieté exubérante et élans suicidaires<sup>15</sup>. La correspondance atteste d'une famille aimante et peu sévère pour l'époque : « Ma maman chérie, je t'aime très beaucoup », écrit le petit frère depuis son internat, avant de signer « Ton beau petit Pierre », non sans avoir réclamé un peu de sous et des journaux illustrés. Les parents Prévert avaient chacun souffert d'une éducation sévère qu'ils surent épargner à leurs fils, mais dont le récit marqua profondément le petit Jacques. Notons cependant que, si André Prévert pouvait, par certains côtés, paraître fantaisiste et un peu bohème, il n'en restait pas moins imprégné d'une forte tradition catholique et conservatrice, héritée de ses parents. Ainsi se présente-t-il aux élections municipales de Neuilly, en 1900, sur une liste proche de l'éphémère Patrie française, une ligue nationaliste et antisémite où se rassemblaient les antidreyfusards intellectuels et mondains.

La famille ne roule pas sur l'or : André Prévert peine à conserver ses emplois alimentaires et rêve de théâtre, de littérature et de cinéma. Il publie régulièrement ses critiques dans des revues parisiennes : *Les Potins de Paris*, *Les Deux Masques*, *Figure et pensée...* Il peut heureusement compter sur son propre père pour le sauver de situations financières catastrophiques, au prix toutefois de certaines concessions – comme celle de déjeuner tous les dimanches en famille, de mettre ses enfants à l'école catholique ou d'accepter de travailler à l'Office central des œuvres charitables, que fréquente son père. André Prévert a pour mission de visiter les familles qui bénéficient de la charité de cette institution privée, afin de s'assurer qu'elles sont bien nécessiteuses. Jacques, qui l'accompagne certains jeudis, découvre la misère cachée du Paris de la Belle Époque. Il se souviendra de ces incursions vingt-cinq ans

plus tard, lorsqu'il écrira pour le groupe Octobre *Mange ta soupe... et tais-toi*, un texte satirique dirigé contre les Croix-de-Feu, qui organisaient au mitan des années trente des soupes populaires pour les chômeurs :

« Nous ne voulons plus voir autour de nos assiettes

La sale gueule de la charité,

L'hypocrite grimace de la pitié.

[...]

Camarades

Mangez la soupe des voleurs,

Mais au lieu de leur dire merci,

Unissez-vous et faites-leur peur<sup>16</sup>. »

La figure marquante de l'enfance de Jacques, c'est Auguste Prévert, ce grand-père bourgeois, religieux, très soucieux des conventions, qui exècre tous ceux que Prévert dépeindra : les ouvriers, les femmes en cheveux, les voyous des quartiers extérieurs... Avant d'habiter Paris, Auguste Prévert, surnommé par son petit-fils Auguste le Sévère, avait tenu une librairie à Nantes, aussi toute la famille retourne-t-elle régulièrement en pèlerinage dans le chef-lieu de la Loire-Inférieure, ce qui enchante le petit Jacques. « Nantes, c'était beau tellement ça remuait ; le chemin de fer traversait toute la ville comme un tramway et la mer aussi comme lui entraînait là comme chez elle, avec ses bateaux à vapeur et ses grands voiliers<sup>17</sup>. »

Jacques Prévert ne rejoint que tardivement les bancs de l'école. Sa mère prend partiellement en charge son éducation et lui apprend à lire et à écrire à partir de toute une littérature de légendes et de contes. Il pratique beaucoup l'école buissonnière, mais n'en reste pas moins un élève curieux et cultivé. Il remporte d'ailleurs, à l'âge de onze ans, un « concours de têtes » lancé par le journal humoristique *Le Pêle-mêle*, qui consistait à identifier cent dix portraits dessinés (écrivains, politiques, musiciens...). On retrouvera l'influence de ce jeu-concours dans un de ses premiers textes, « Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France » :

«Ceux qui courent, volent et nous vengent, tous ceux-là, et beaucoup d'autres, entraient fièrement à l'Élysée en faisant craquer les graviers, tous ceux-là se bousculaient, se dépêchaient, car il y avait un grand dîner de têtes et chacun s'était fait celle qu'il voulait.

L'un une tête de pipe en terre, l'autre une tête d'amiral anglais; il y en avait avec des têtes de boule puante, des têtes de Galliffet, des têtes d'animaux malades de la tête, des têtes d'Auguste Comte, des têtes de Rouget de Lisle, des têtes de sainte Thérèse, des têtes de fromage de tête, des têtes de pied, des têtes de monseigneur et des têtes de crémier<sup>18</sup>.»

La déclaration de guerre contraint Jacques Prévert à quitter l'école. Il commence à travailler dès l'âge de quatorze ans. Employé à seize ans comme auxiliaire temporaire au service de la publicité au Bon Marché, il finit par être licencié pour son comportement incorrect : il a séduit une jeune employée. C'est peu dire qu'il ne quitte pas sa place de bon cœur, comme en témoigne le registre du grand magasin :

«M. Prévert ayant reçu l'ordre de M. Devens, administrateur, de quitter séance tenante le 106 n'en a tenu aucun compte. Prévenu que M. Prévert était toujours au troisième étage, je m'y suis rendu et je lui ai rappelé qu'il ne devait plus séjourner dans le service. M. Prévert a mis la plus insigne mauvaise volonté à exécuter cet ordre. Je quitterai le service quand j'aurai fini ce que j'ai à y faire, a-t-il décidé. J'ai alors téléphoné au surveillant de quérir un agent. Cette démarche décida M. Prévert à s'en aller mais le plus lentement possible. Je l'ai accompagné jusqu'à la porte du 106 rue du Bac. L'agent arrivait à ce moment, son intervention n'a été qu'extérieure.»

Et le responsable de conclure à propos de Jacques : «Mauvais esprit, à ne pas reprendre<sup>19</sup>.»



Marcel Duhamel, Jacques Prévert, Yves Tanguy  
et Pierre Prévert à Audierne, vers 1925